

Pierre Béhel

La fille d'un soir

Un souvenir d'avant le Sida

Roman

La fille d'un soir

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web, où vous pourrez également dialoguer entre fans et vous tenir informé de l'actualité de l'auteur.

<http://www.pierrebehel.com>

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

L'auteur concède à chaque lecteur une licence d'utilisation Creative Commons «by-nc-nd» (Paternité – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification) sur le présent ouvrage. Chaque lecteur peut donc copier et distribuer le présent ouvrage autant qu'il le souhaite sous réserve d'en conserver l'intégrité, notamment les revendications de propriété intellectuelle, et de ne pas en tirer profit. Les travaux dérivés sont interdits. Par exception, les traductions sont autorisées sous réserve qu'elles bénéficient de la même licence que l'original, que la propriété intellectuelle de Pierre Béhel soit préservée, que le ou les auteur(s) de la traduction mentionne(nt) son/leurs nom(s) sur l'ouvrage en plus de celui de Pierre Béhel et qu'une version électronique de la traduction parvienne à Pierre Béhel au format OpenDocument (ISO 26300).

Toutes les utilisations ou commercialisations du présent ouvrage ne respectant pas la licence ci-dessus constituent des contrefaçons, sauf autorisation spécifique de l'auteur.

La fille d'un soir

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

La fille d'un soir

Avant-propos

Il y a des exercices de créativité que tout le monde connaît, du moins tous ceux qui ont un métier créatif ou ont été formés à exercer un tel métier. L'un de ces exercices consiste à prendre une situation et à poser des questions basiques (comme : où, qui, pourquoi, comment... ?) et ensuite à répondre, puis à recommencer en boucle en partant à chaque fois de la situation définie au cycle précédent, cela jusqu'à obtenir une histoire assez complexe et cohérente. On peut ajouter des contraintes comme « être optimiste » ou, au contraire, « imaginer le pire ».

Dès les premières pages du présent roman, vous comprendrez lequel de ces deux choix j'avais fait et à partir de quelle situation, le soir où nous avons discuté entre amis et en plaisantant de ce qui pourrait arriver à l'un ou l'autre d'entre nous, tous au moins trentenaires et célibataires, sans enfant *connu*.

Une fois les premières scènes fixées, il restait à construire un roman.

Il se trouvait que j'avais envie, après avoir rédigé un certain nombre de choses de pure distraction ou bien de science-fiction, de revenir au vrai roman psychologique, genre que je n'avais finalement visité qu'une seule fois, avec *Le laid*, en dehors de courtes nouvelles, comme certaines de celles accompagnant le volume *Carcer et autres libérations*.

Certains psychologues amateurs verront sans doute dans le présent roman une réponse à l'angoisse de la

La fille d'un soir

paternité, à la peur de vieillir seul pour finir mangé par ses chats ou je ne sais quoi. Je laisse à chacun sa liberté d'interprétation !

En rupture avec ma méthode depuis plusieurs années, j'ai décidé, pour le présent roman, de revenir à l'écriture traditionnelle. Ce récit n'a donc pas été diffusé sous forme d'épisodes sur une liste Internet mais écrit dans la solitude, en gardant à chaque instant la capacité de remanier de fond en comble le texte à ma convenance. Je souhaitais en effet me garder une grande liberté à ce sujet, même si je n'en ai pas usé. J'ai par contre beaucoup plus réécrit de passages que je ne le fais d'habitude.

Par contre, mon habitude d'écrire des nouvelles m'amène à ne jamais donner plus d'informations que nécessaire, ce qui donne une grande liberté à qui lit ce que j'écris pour imaginer le contexte et les détails. Mais je veille à ce que toutes les informations utiles au récit soient bien présentes, complètes et cohérentes. Le contexte que le lecteur est libre d'imaginer reste du décorum, de l'accessoire.

Dans le présent roman, vous n'aurez ainsi que très peu d'informations géographiques ou de temps. Bien entendu, le fait que l'on y utilise l'informatique et Internet suppose que l'histoire ne se déroule pas au Moyen-Age mais cela pourrait aussi bien se passer dans un avenir proche que dans un passé récent. Le lieu, de la même manière, est très imprécis. Un pays occidental, sans doute, mais guère plus. La seule véritable indication à ce sujet est indirecte, par la nature des traitements

La fille d'un soir

psychiatriques, par les procédures policières inspirées du droit français...

L'apparence physique des personnages est également peu précise, à quelques exceptions près, nécessaires à l'histoire. Je laisse chacun faire jouer ses fantasmes. De même, nul ne saura jamais quelle est la profession des héros, à l'exception des policiers et du personnel médical.

D'une manière générale, j'ai en fait veillé à éviter de donner des informations inutiles dès lors que j'ai pris conscience de cette particularité dans l'écriture de ce roman. Ce qui était au départ accidentel, lié à mes habitudes, est devenu au fil des pages et des relectures une volonté explicite.

Je vous dois, enfin, une dernière explication sur le sous-titre de ce livre. Très rapidement après que je sois devenu *sexuellement actif* est apparu dans le grand public le Sida, avec les angoisses collectives autour de cette maladie mortelle. Les moeurs des jeunes ont profondément changé très rapidement (du moins dans mon milieu social) et j'ai gardé comme une sorte de regret de n'avoir presque pas connu la grande libération sexuelle débridée, joyeuse et festive des années 70. Il est clair que la situation décrite ne peut bien sûr plus arriver, chaque homme prenant ses précautions, revêtant un préservatif avant tout rapport sexuel avec une inconnue... Enfin, on peut l'espérer, non ?

Pierre Béhel

La fille d'un soir

La fille d'un soir

La fille d'un soir

La fille d'un soir

Chapitre 1

Elle était jeune. Elle était belle. Elle dansait de manière provocante avec une cible évidente. Elle vint se frotter à lui qui n'en demandait pas tant. La regarder lui aurait suffi amplement. La regarder pour se rappeler qu'il fut jeune et dragueur, entre quinze et vingt ans auparavant. La regarder pour se rappeler quelles filles il séduisait tant d'années auparavant.

Les longs cheveux noirs à peine ondulés brillaient dans les lumières éclairant la piste de danse. Ils encerclaient un visage ovale respirant la joie d'être là. Une bouche aux lèvres fines. Un nez certes aquilin mais pas trop afin de rester mignon et séparant, quand elle souriait, deux pommettes saillantes de ses lèvres grenats. Et surtout, il y avait ce regard, ces yeux verts ou noisettes qui pouvaient percer un homme en plein coeur plus sûrement qu'une épée bien aiguisée.

Lui, il avait du mal à comprendre pourquoi cette fille avait choisi de sortir ce soir dans cette boîte de nuit où elle devait être la seule à ne pas être au moins trentenaire. Les vieux tubes discos, franchement, quels jeunes s'intéressent à ça ?

Et puis, pourquoi lui ? Le cadre moyen, moyen à tous points de vues (âge, fortune, physique, emploi...), est-il un fantasme chez une jolie jeune fille d'à peine vingt ans pouvant se choisir de nombreux autres amants plus jeunes, mieux nés ou plus fortunés ?

Cela faisait longtemps qu'il n'avait plus réfléchi avec ses deux hémisphères inférieurs. Ses deux

La fille d'un soir

hémisphères supérieurs, eux, allumaient tous les signaux d'alarme. A gauche, la logique voulait qu'elle soit au mieux une pute cherchant un gogo à plumer. A droite, que son expression n'était pas franche et honnête, que quelque chose clochait.

Mais elle se déhanchait avec passion. Sa jupe en cuir était courte, son décolleté profond.

D'autres mâles s'approchaient mais elle les ignorait ou, au mieux, leur faisait rapidement comprendre, avec une petite moue et un signe de tête que, non, un seul pourrait avoir ses faveurs ce soir.

Et c'était lui, celui qu'elle regardait, celui auquel elle se frottait, celui dont elle prit les mains pour qu'il la fasse tourner et finir dans ses bras, celui avec qui elle resta lorsque la musique se changea en slow, celui contre l'épaule duquel elle posa sa tête...

Elle savourait son triomphe et dévorait des yeux l'homme tandis que celui-ci lui retirait sa culotte. Elle était assise sur le lit et se massait le dessous des seins pour bien les faire pointer vers lui. Ils étaient juste assez volumineux pour occuper un honnête homme et agressifs comme des obus.

Il lui avait juste demandé : « Tu es majeure, au moins ? »

« Bien sûr, sinon je n'aurais pas pu entrer dans la boîte, voyons... »

L'hôtel n'était pas d'une grande classe mais, situé juste en face de la boîte de nuit, il avait l'habitude de recevoir une clientèle de couples fort tard dans la nuit. Il

La fille d'un soir

n'hésitait pas à relouer plusieurs fois la même chambre à des couples changeants. Une femme d'entretien était de permanence et nettoyait les chambres au fur et à mesure que le portier recevait les clés.

Et puis le lit était confortable, silencieux lorsqu'on s'activait sur lui. La chambre sentait le propre forcé, quelques odeurs de produits d'entretien résiduelles mais surtout de désodorisants pour empêcher la sueur des occupants successifs d'incommoder les suivants. Et, enfin, elle disposait d'une salle de douche et de toilettes.

« Ah le grand moment romantique... » sourit-elle.

Il ne répondit rien, se contentant de lever les épaules en enfilant le préservatif. Il était bien obligé de se coller ce truc, même s'il avait toujours détesté ça. Ah, quand il était jeune, on en parlait pas de Sida. Et les filles étaient ravies de prendre la pilule pour pouvoir se donner sans retenue.

La prenant sous les bras et plaquant son visage sur la poitrine jeune et ferme qu'il ne put qu'embrasser, il se glissa entre les deux jolies jambes qui, doucement, se resserrèrent autour de sa taille tandis que les deux yeux verts ou noisettes pénétraient dans son regard d'homme incapable, désormais, de penser ou de se retenir, même s'il se persuadait qu'elle était le diable en personne.

« Vas-y, prends-moi maintenant, n'attends pas » lui susurra-t-elle dans l'oreille en le plaquant à elle, une main derrière le crâne et l'autre dans le dos, les lèvres bientôt collées aux siennes.

Il obéit sans se faire prier davantage.

Chapitre 2

Il n'avait plus l'âge de ce genre de virées. Il le savait. Il se fatiguait vite maintenant, ne pratiquant guère de sport. Pourtant, elle avait eu l'air d'être satisfaite de ses performances, même s'il s'était endormi rapidement.

Mais, au milieu de son sommeil lourd de la fatigue d'une semaine de travail ajoutée à celle d'une soirée lui ayant rappelé ses jeunes années, quelque chose le dérangeait et amenait sa conscience à vouloir reprendre le contrôle. D'abord, il y avait eu cette sensation d'humidité. Même si le mot « humide » n'était pas le plus approprié. « Poisseux » serait mieux. Même s'ils avaient forniqué toute la nuit, comme lorsqu'il était jeune, jamais il n'aurait pu suer suffisamment pour que le lit soit à ce point mouillé. Sa main tâta le drap et il se frotta les doigts pour qu'il puisse constater que, effectivement, le lit était détrempé par quelque chose de pas tout à fait liquide.

Il y avait aussi une odeur étrange. Quelque chose que sa conscience ne parvenait pas à identifier mais qui, au fin fond de son esprit, provoquait des angoisses.

Alors qu'il commençait à s'éveiller, une lueur perça ses paupières avant même qu'il n'ouvre les yeux. Une lumière était allumée dans la chambre.

Il ouvrit les yeux tout à fait.

Il hurla.

Elle semblait avoir deux sourires aussi rouges l'un que l'autre. Sa gorge était ouverte pratiquement d'une oreille à l'autre. Son sang s'était répandu dans le lit.

La fille d'un soir

Pourtant, elle reposait calmement sur le dos, sereine, les yeux regardant fixement le plafond.

Sans pouvoir s'arracher à cet horrible spectacle, il s'était retrouvé par terre, comme s'il avait été expulsé du lit par quelque force surnaturelle. Mais les draps lui retenaient encore les pieds. Il se dégagea en les agitant avec une folie furieuse. Il put voir la petite main serrant un couteau dont la lame était plus grande qu'elle. La main était posée sur le drap, inerte.

La femme ne bougeait pas. Les petits seins pointus ne se soulevaient pas au fil de la respiration. La bouche était légèrement entrouverte, comme pour un appel de baiser. Elle souriait.

La lampe allumée était celle posée sur une table sans style, entre le lit et la porte. L'homme se leva. Il sanglotait. La vue du lit était insupportable mais, pourtant, il ne pouvait véritablement pas cesser de regarder.

Partir. Partir loin. Partir vite. Ne pas être accusé de ce crime odieux qu'on ne pourrait que lui imputer. Il était nu et il était plein de sang, il s'en apercevait seulement maintenant. Il respirait fort.

Il chercha quelque chose pour s'essuyer sans avoir à se rapprocher du lit.

Il vit alors qu'une feuille de papier était placée, à côté d'un stylo, sous la lampe allumée.

Personne ne peut savoir à l'avance comment va fonctionner un cerveau qui panique. Il lui reste, quoiqu'il

La fille d'un soir

arrive, des soupçons d'instincts. Comme la curiosité. Comme la volonté de toujours trouver une explication à la situation la plus absurde. Trouver le coupable avant de trouver un moyen de sauver la victime.

Savoir ce qui était écrit sur cette mystérieuse feuille devenait une urgence pour cet homme enduit de la tête aux pieds du sang d'une inconnue, et dont chaque pas laissait une empreinte rouge sur la moquette de la chambre d'hôtel.

Elle était morte. Il n'avait pas besoin de vérifier. Il le voyait. Peut-être tout était-il expliqué sur cette feuille. La lire devenait le seul but de son existence.

Il s'approcha de la table et regarda le texte. Il était court. A peine une ligne sur une page standard. Il eut du mal à lire. Comme si ses yeux refusaient de faire le point sur une chose aussi futile, en cet instant, qu'un petit texte tracé sur une feuille de papier.

Et puis il lut.

Et puis il hurla. Il ne cessa plus de hurler jusqu'à l'arrivée du gardien de nuit, qui le trouva prostré dans un coin de la chambre. Lorsque la police arriva, il n'avait plus la force de hurler mais il gardait la bouche ouverte comme s'il tentait malgré tout de continuer.

Sur la feuille était tracé un message des plus simples, amical, affectueux même.

« Comme cela, tu m'auras aimé au moins une fois, Papa. »

Chapitre 3

Laurent Mavallet leva la tête. Il aperçut des barreaux d'acier protégeant une ouverture avec, un peu plus loin, une vitre. Le mur était épais.

Au travers de la fenêtre, il vit que le ciel était bleu, que le soleil brillait par une belle journée de printemps. Il ne parvint pas à sourire ou à se réjouir. Il reposa son menton sur ses genoux. Il resta assis sur le sol froid, le dos posé contre le mur blanc, les bras cerclant ses jambes.

En face de lui, une petite table de bois brut portait un plateau sur lequel il y avait une tasse métallique encore à moitié remplie d'un liquide sombre et chaud qui aurait peut-être dû être une sorte de café selon la volonté de son fabricant. A côté, un petit pain au lait était à peine grignoté.

A la droite de Laurent Mavallet, le lit était défait. Il s'était couché hier, il s'en souvenait. Il avait dormi. Ce matin, il s'était levé, laissant son lit porter les traces de son sommeil agité. Il ne pouvait pas chasser de son esprit, même un instant, la vision d'une jeune et jolie jeune femme, nue, morte, égorgée et baignant dans son sang, dans une chambre d'hôtel. Et une phrase semblait être répétée sans cesse pour illustrer la scène : « Comme cela, tu m'auras aimé au moins une fois, Papa. »

La serrure de la porte tinta d'un son métallique ordinaire tandis que quelqu'un tournait une clé dedans. Laurent Mavallet entendit la gâche être repoussée, le ressort gémir. Le moindre bruit était le bienvenu pour

La fille d'un soir

couvrir cette phrase si anodine devenue si terrible :
« Comme cela, tu m'auras aimé au moins une fois,
Papa. »

C'est pourquoi Laurent Mavallet portait toute son attention au moindre bruit, au moindre son. Il entendit chaque pas s'approchant. Il analysa le crissement de la semelle synthétique sur le linoléum, le plissement de la chaussure, les tissus froissés par les mouvements...

Il ne pouvait plus regarder le linoléum en paix. Les chaussures étaient devant lui, à quelques centimètres de ses pieds. Des jambes fines revêtues de bas blancs en jaillissaient vers le ciel.

Une voix en descendit.

« Eh bien, monsieur Mavallet, vous n'avez pas terminé votre petit-déjeuner. Il faut faire un effort. Hier, nous avons baissé votre dose mais si vous n'êtes pas sage, il faudra repasser aux piqûres. »

Il ne bougea pas.

« Et cela fait bientôt quinze jours que vous n'avez pas dit un mot. Je ne connais même pas le son de votre voix. Et d'abord, levez-vous. Venez voir le beau ciel bleu. »

Elle lui attrapa un bras et tenta de l'attirer vers le ciel, lui prodiguant des encouragements. Le regard de l'homme remonta doucement le long des jambes puis de la jupe bien sage descendant sous les genoux, arriva à la taille fine puis aux seins généreux que l'on devinait sous la blouse blanche. Enfin, il se risqua à regarder le sourire d'ange cerclé de cheveux blonds dont la longueur était dissimulée dans un calot autant blanc que le reste de la tenue. Elle était à peine plus âgée, peut-être, que celle qui

La fille d'un soir

écrivit « comme cela, tu m'auras aimé au moins une fois, Papa. »

Laurent Mavallet s'appuya sur sa main libre et accepta de se lever. L'infirmière lui tint la main comme si elle craignait qu'il ne s'envole, comme s'il était un jeune enfant, presque un bébé. Il est vrai qu'il était mort quinze jours auparavant, et que, s'il était vivant, c'est qu'il avait connu une sorte de résurrection, qu'il n'était plus qu'un bébé de quinze jours.

Elle l'emmena avec douceur et quelques mots gentils jusqu'à la fenêtre, sans jamais relâcher son étreinte.

Elle lui posa délicatement les mains sur les deux barreaux, amenant son visage inexpressif à regarder dehors, au travers de la vitre.

« Eh bien, vous ne trouvez pas qu'il fait beau ? »

Les lèvres de Laurent Mavallet s'agitèrent comme de spasmes. Ses yeux clignèrent comme sous le choc d'une lumière trop vive. Ses mains se serrèrent autour des barreaux.

Avec hésitations et tremblements, il parvint alors à articuler un premier mot.

« Si. »

L'infirmière sourit. Elle connaissait désormais le son de la voix de son patient.

Chapitre 4

« Je suis le lieutenant Gérard Fomalhaut, police judiciaire. Je cherche à vous interroger depuis un mois mais les médecins me l'interdisaient... »

Laurent Mavallet était assis, portant toujours une sorte de pyjama blanc et des sandales presque de même couleur. Son dos recourbé, comme s'il devait porter un poids trop lourd, amenait son visage à regarder naturellement davantage la table que son interlocuteur. Il aurait tant voulu ne pas être là. Il le disait par son expression, ses jambes rassemblées sous sa chaise, ses mains croisées et agitées de spasmes, comme ses lèvres...

« Vous sentez-vous bien ? »

« Oui, suffisamment bien » articula-t-il.

Son corps ne voulait pas être là, ne voulait pas qu'on lui rappelle ce qui le torturait depuis maintenant un mois, mais son esprit ne pensait qu'à ça. Son esprit voulait savoir. Son esprit désirait plus que tout que le policier lui explique ce qui était arrivé.

« Bien. Vous avez été découvert en état de choc et couvert de sang dans la chambre 215 de l'Hôtel des Pommiers. Une jeune femme était égorgée dans le lit. Est-ce bien cela ? »

« Oui. »

« Connaissez-vous cette jeune femme auparavant ? »

« Non. »

« L'avez-vous vu avoir la gorge tranchée ? »

La fille d'un soir

« Non. Je me suis réveillé à cause du sang qui avait détrempé le lit. »

« Bien. Nous avons procédé à de nombreux examens, comme vous l'imaginez sans doute. Si nous n'avons pas insisté plus que cela pour que l'on se rencontre plus tôt, c'est que nous avons vite su qu'elle s'était, selon toutes probabilités, tranchée elle-même la gorge en usant de toute sa force, très méthodiquement. Puis elle a attendu la mort, les bras allongés le long du corps. L'autopsie a été claire sur ces détails. Je précise que l'analyse toxicologique a été négative, à part quelques traces d'alcool. Elle était loin d'être ivre et sous l'effet d'aucune substance psychotrope. Son geste fut froid, dénué de la moindre émotion ou, en tous cas, de la moindre hésitation. Dans la boîte de nuit d'où vous sortiez, *Ibis Rouge*, comme auprès du gardien de l'hôtel, nous avons recueilli de nombreux témoignages, tous concordant. Elle vous a dragué, vous avez accepté de l'emmener à l'hôtel. Nous avons retrouvé les traces d'un rapport sexuel protégé et récupéré votre préservatif usagé. Il nous a été très simple de procéder à divers tests qui... »

Le policier s'arrêta. Le regard de Laurent Mavallet s'était braqué sur lui, sans animosité. Mais il attendait une information. Le policier sentit soudain que sa gorge était sèche. Il regarda vers l'infirmier, debout, impassible, au fond de la pièce. Puis il sourit et reporta ses yeux sur son interlocuteur dont l'expression n'avait pas varié mais dont le regard suivait les moindres déplacements du policier.

« Je... Excusez-moi » sourit ce dernier en se levant.

La fille d'un soir

Il ajouta aussitôt pour se justifier : « Je... J'ai soif. Il fait chaud ici. Je vais aller chercher un verre d'eau. En voulez-vous un aussi ? »

Alors que le policier faisait le tour de la table pour se diriger vers la porte, Laurent Mavallet lui attrapa le bras d'un geste brusque. Leurs regards se croisèrent et restèrent figés.

Laurent Mavallet articula le plus nettement qu'il put malgré l'engourdissement de sa gorge : « Si vous avez procédé à toutes sortes d'analyses, dites moi simplement si... si... si c'était bien ma fille. »

Le policier regarda l'infirmier d'un air interrogateur. Mais celui-ci haussa les épaules, se contentant de s'adresser à son patient.

« Lâchez-le, s'il vous plaît. Et répondez à sa question d'abord : voulez-vous de l'eau ? »

« Non, je vous remercie » dit-il en obéissant. Mais son regard restait fixé dans celui du policier.

« Rasseyez-vous, je vous en prie, je vais demander qu'on nous apporte de l'eau. »

L'infirmier tourna le dos quelques secondes, le temps de parler dans un interphone puis il reprit sa position figée.

Gérard Fomalhaut se rassit doucement.

« Etait-elle bien ma fille ? » répéta Laurent Mavallet.

La fille d'un soir

Retrouvez la suite
en achetant cet
ouvrage

<http://www.pierrebehel.com/oeuvres/romans-et-récits/82-la-fille-dun-soir>